PIERRE POIVRE.

Le nom du *Voyageur patriote* ne semble pas jouir, au temps où nous écrivons, de la popularité que ses travaux et ses services devaient lui assurer, au moins en France; et les traits du Bienfaiteur de nos colonies, que l'on a surnommé aussi le *Voyageur philosophe*, se trouvent reproduits par la gravure, aujourd'hui, pour la première fois. C'est encore une preuve de la nécessité d'un recueil qui soit spécialement consacré aux *Hommes utiles*!

PIERRE POIVRE, naquit le 23 août 1719, à Lyon où sa famille, établie dans cette ville depuis trois siècles, comptait un grand nombre de négocians distingués. Il fut élevé dans un pensionnat tenu à la campagne par des missionnaires de Saint-Joseph, qui, remarquant les heureuses dispositions qu'il annonçait, le sollicitèrent instamment de s'attacher à leur ordre, et ce fut sous les auspices de l'Institut des Missions étrangères de Saint-Joseph qu'il vint faire à Paris son cours de théologie. Il employa ensuite quatre ans à l'étude de diverses branches de l'histoire naturelle, des arts industriels et du dessin, et se mit ainsi en état de porter dans les contrées lointaines le flambeau de la religion et de la science.

Cette double destination lui fut bientôt offerte. Poivre partit à vingt-et-un ans (1740) avec quelques autres missionnaires pour la Chine et la Cochinchine. Il était porteur, pour le vice-roi de Kanton, d'une lettre de recommandation qu'un Chinois lui avait procurée à son passage dans l'Inde. Mais cette prétendue recommandation malencontreusement remise à Poivre, n'était qu'une délation odieuse dont le véritable objet s'était soustrait au ressentiment qui l'avait inspirée. Victime de cette méprise, Poivre fut conduit en prison: cette première épreuve de l'adversité fut loin d'abattre son

courage. En homme supérieur dès son début, il fit servir cette circonstance malheureuse au succès même de la mission qui lui était confiée. Il étudia la langue du pays pour se justifier, recouvra la liberté et gagna les bonnes grâces du vice-roi. Ce personnage accorda à Poivre de grandes facilités pour visiter l'état qu'il gouvernait, et le jeune missionnaire recueillit dans cette intéressante exploration une foule d'observations utiles et beaucoup plus exactes que celles des voyageurs qui l'avaient précédé. Après un séjour de deux ans dans les diverses provinces de la Chine, il parcourut la Cochinchine avec ses confrères et revint à Kanton où il avait conservé toute la faveur du vice-roi. Il en fit un usage également utile à sa nation et aux intérêts de la Compagnie des Indes.

Le zèle intelligent avec lequel Poivre s'était adonné à l'étude des lois, des mœurs, des procédés agricoles et industriels des contrées qu'il avait visitées, n'avait point absorbé sa vocation première pour l'état ecclésiastique: son dessein était de prendre les ordres à son retour dans sa patrie. Le vaisseau qui le ramenait en France fut attaqué par les Anglais au détroit de Banca: une action s'engagea, dans laquelle l'intrépide voyageur eut le poignet droit emporté par un boulet de canon. «*Je ne pourrai plus peindre!*» telle fut la seule exclamation que lui arracha la douleur, lorsqu'il fut porté à fond de cale où il resta abandonné, baigné dans son sang et privé de tout secours, pendant vingt-quatre heures. Le bâtiment était pris. Un chirurgien anglais fit au blessé l'amputation du bras que la gangrène commençait à atteindre. Poivre raconta gaiement dans ses fragmens de mémoires, qu'il fut sauvé presque miraculeusement des suites de cette opération

PIERRE POIVRE.

par une forte hémorrhagie à laquelle un incendie survenu dans le vaisseau empêcha le chirurgien de porter remède. Cet événement interdisait à Poivre le ministère ecclésiastique.

On le conduisit à Batavia, où il fut rendu à la liberté. Ce séjour dans le siège principal des Hollandais ne fut point perdu pour un esprit observateur. Poivre se convainquit bientôt de la possibilité d'enlever à ce peuple le monopole de la culture et du débit des épiceries fines, et pressentit les immenses avantages que nos colonies pouvaient retirer de la possession des plants qui les produisent. De Batavia, il se rendit dans le royaume de Siam, et de là à Pondichéri. Il fut témoin de la brillante expédition de Madras et fit la connaissance de Labou Donnais, gouverneur de l'île de France où il l'accompagna. Après plusieurs relâches sur les côtes d'Afrique et une dernière station à la Martinique, il fit voile pour la France sur un bâtiment hollandais. Cette traversée lui fut encore fatale. Le vaisseau hollandais fut pris, à l'entrée de la Manche par un corsaire de Saint-Malo, repris par les Anglais et conduit à l'île de Guernesey. Mais la captivité de Poivre ne fut pas de longue durée, et la paix le rendit enfin à sa patrie au mois de juin 1748.

Les notions précieuses que Poivre apportait sur la géographie, le commerce et l'administration des pays qu'il avait parcourus, sa facilité à s'énoncer dans plusieurs langues orientales, ne pouvaient manquer de fixer sur lui l'attention de la Compagnie des Indes. Parmi les plans que le jeune voyageur soumit aux méditations de cette compagnie, elle distingua celui qui consistait à ouvrir un commerce direct de la France avec la Cochinchine et le projet plus vaste encore de transplanter dans nos colonies des îles de France et de Bourbon les arbres à épiceries fines dont la culture était concentrée dans les seules Moluques. Poivre fut désigné pour mettre lui-même immédiatement à exécution le premier de ces plans.

Après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance où il fit plusieurs observa-

tions intéressantes, il débarqua en 1749 à la Cochinchine, avec le titre de ministre du roi de France, caractère qui n'avait point encore été déployé dans ces contrées. Poivre parvint à obtenir l'établissement d'un comptoir français à Fai-fo, et, de retour à l'île de France, rendit compte à la Compagnie des Indes des fonds qu'il en avait reçus : il déposa dans ses magasins jusqu'aux présens particuliers qui lui avaient été faits par le roi de la Cochinchine. Il poussa la délicatesse au point de refuser toute indemnité pour les pertes qu'il avait personnellement éprouvées. « Je me suis laissé voler par ma faute, dit-il à la Compagnie : il n'est pas juste que vous supportiez cette perte. »

Poivre avait profité de son séjour à la Cochinchine et à Manille pour préparer à nos colonies cette conquête des végétaux précieux des Indes qui fut une des grandes conceptions de sa vie. Il en rapporta un petit nombre de poivriers, de canneliers, d'arbres de teinture et d'arbres fruitiers, et, ce qui était plus utile encore, du riz sec qui croit jusque sur les montagnes et qui n'exige point d'irrigation. Le succès de cette première tentative déterminina la Compagnie des Indes à lui confier une mission plus importante, tendant au même but, et il se rendit aussitôt à Manille où l'on promit de lui envoyer une frégate pour le conduire à la recherche des arbres à épices. C'est ici que l'on voit son génie aux prises avec des difficultés de toute nature et que l'on pourra apprécier l'ardeur de ce patriotisme qui devait triompher de tous les obstacles.

Peu de personnes connaissent la rigueur des précautions que la Hollande avait prises pour perpétuer à son profit le débit exclusif de ces substances si recherchées. Ces précautions peuvent se résumer par l'établissement de la peine de mort dont était menacé celui qui ferait l'extraction d'un seul plan réservé. Ce n'est pas tout encore : par un excès d'atrocité prévoyance, la Compagnie hollandaise avait pris soin de faire confectionner de fausses cartes de l'Archipel des Indes, afin d'engager dans d'homicides écueils le na-

vigateur assez téméraire pour braver la prohibition et la peine qui y était attachée. Ces difficultés insurmontables pour tout autre, ne découragèrent point l'intrépide Poivre. Il apprit d'abord la langue malaie afin de communiquer sans interprètes avec les Moluquois, profita de son séjour à Manille pour cultiver la connaissance du gouverneur et puiser dans ses archives les connaissances nécessaires à l'exécution de cartes exactes de l'archipel des Moluques. Cependant la frégate promise n'arrivait point. En proie aux divisions intérieures qui annonçaient sa décadence prochaine, la Compagnie des Indes avait oublié Poivre son délégué. Las d'attendre, il s'embarqua pour Pondichéri sur un vaisseau qui se présente, et il emporte dix-neuf plants de muscadiers avec un certain nombre de noix muscades propres à la germination, qu'il s'est procurés à grands frais. Il va réclamer du gouverneur Dupleix des moyens de transport aux Moluques : ses instances sont inutiles. Il se rend alors à l'île de France où Bouvet, commandant par intérim, consent à mettre à sa disposition un mauvais navire de cent soixante tonneaux. C'est sur ce bâtiment que Poivre fit voile, le 1^{er} mai 1754, pour Manille où la fortune désarmée par sa constance allait enfin perdre pour lui quelques-unes de ses riveurs.

Il réussit à obtenir du gouvernement de cette île la délivrance du roi d'Yolo, que les Espagnols retenaient en prison. Ce souverain reconnaissant devint un auxiliaire actif et utile de son libérateur. Poivre se mit en route sur cet archipel semé d'écueils et infesté de pirates, affrontant la mort, pour ainsi dire, à chaque pas, mais soutenu par cette énergie que les obstacles développent toujours dans les âmes supérieures. Il rencontra un vaisseau hollandais dont il n'évita la poursuite qu'en faisant arborer lui-même pavillon hollandais. Le capitaine de son vaisseau, intimidé par tant de périls, voulait retourner à l'île de France. « Non, dit Poivre avec fermeté ; non, tant qu'il y aura de l'eau et du riz à bord ! » Un accident arrivé à son frère

embarcation, l'empêcha d'aborder dans l'île de Meado où il devait trouver des giroffiers. Il parvint enfin à Timor, où il conclut avec les autorités du pays un traité par lequel on s'engagea à livrer à la Compagnie des Indes un nombre déterminé de plants de muscadiers de Banca et de giroffiers d'Amboine. Poivre quitta la rade de Lifao, le 2 mai 1755, et arriva heureusement à l'île de France, dans le courant de juin suivant. Il versa dans la caisse de la Compagnie trois mille piastres qu'il n'avait point employées, et distribua aux colons de l'île trois mille noix muscades, un grand nombre de plants d'épicerie et quelques arbres à fruit de diverses espèces.

« Vous apporteriez toutes les épices et même tout l'or des Moluques, lui écrivait-on de Paris, « qu'on ne voudrait pas les recevoir de vous. L'ingratitude de la Compagnie des Indes n'ayant que trop justifié cet avis, Poivre, après un voyage d'exploration dans l'île de Madagascar, revint en Europe, fut pris une troisième fois par les Anglais, conduit à Cork en Irlande et enfin rendu à son pays, en avril 1757. Il se retira à la campagne, près de Lyon, à *La Freta*, charmante habitation, sur les bords de la Saône et s'adonna entièrement à l'agriculture et à l'économie politique. Membre correspondant de l'Académie des sciences, depuis l'an 1758, il ne tarda pas à être appelé au sein de l'Académie de Lyon. Une foule d'hommes célèbres s'honorèrent d'entretenir des rapports avec lui, pendant neuf années qu'il passa dans cette heureuse retraite. Il y reçut des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel, sans les avoir jamais sollicités.

Cependant la dissolution de la Compagnie des Indes avait laissé à l'abandon et livré à tous les désordres les îles de France et de Bourbon. Poivre est arraché à sa retraite, appelé à Paris par le duc de Praslin, et contraint malgré sa répugnance, d'accepter les fonctions d'Intendant de ces colonies. Il revint à Lyon. Une appréhension secrète ajoutait à l'amertume du sacrifice qu'on exigeait de lui. Il craignait

PIERRE POIVRE.

qu'un si long voyage n'effrayât une jeune personne qu'il était sur le point d'épouser : c'était mademoiselle Robin, fille d'un ancien magistrat. Mais cette jeune personne, dont il mesurait mal l'attachement et les forces, ne consentit à s'unir avec lui qu'à condition qu'elle ne le quitterait plus. Il s'embarqua le 8 mars 1767, avec les pouvoirs les plus étendus ; mais on lui avait malheureusement adjoint un chef militaire qui devait contrarier toutes ses opérations. Il administra pendant six années (1767-73), les îles de France et de Bourbon. Non-seulement il répara les désastres de ces colonies, mais il en fut comme le créateur, en accomplissant la tâche que La Bourdonnais avait commencée.

Poivre, dit M. Degérando, fut un véritable modèle de l'administrateur. En lui, les vertus privées étaient la source des vertus publiques. Au plus parfait désintéressement, il joignait une équité scrupuleuse, une sollicitude active et empressée pour les intérêts de ses administrés, une fermeté calme, une persévérance à toute épreuve, une égalité d'âme et d'humeur inaltérable. Les travaux publics, les établissemens de charité, d'agriculture ; les finances, les expéditions maritimes, l'administration de la justice, tout fut organisé par ses soins, conduit et perfectionné par son zèle. L'introduction des précieuses cultures dont les deux colonies lui furent redevables, n'a pas été son seul bienfait. L'humanité ne doit pas être moins reconnaissante des soins qu'il prit pour adoucir le sort des esclaves et rendre la traite moins cruelle.

Dans les circonstances les plus difficiles, négligé par le ministère et contrarié au dedans, Poivre pourvut à tous les besoins de la colonie, par ses propres ressources. L'affection et l'estime qu'il avait obtenues, dans l'Inde et auprès des peuplades sauvages, lui procurèrent des secours. Le Jardin du Roi s'enrichit d'un grand nombre de plantes qu'il lui fit parvenir, de concert avec ses deux amis, Commerson et de Ceré. Les expéditions de Tremigon, d'Etchevery, Provost et Cordé, faites d'après ses directions ; les ob-

servations astronomiques et géographiques de son ami l'abbé Rochon, entreprises d'après son invitation, ont rendu de nombreux services aux sciences. Le célèbre jardin de Monplaisir, formé par Poivre à l'île de France, réunissait toutes les richesses végétales de l'Afrique et de l'Inde.

Poivre revint en France en 1773. Pendant deux ans, les ministres de Louis XV et même ceux de Louis XVI, parurent à peine informés de ses immenses travaux et en oublièrent l'auteur. Mais l'héroïque Suffren lui rendit une justice éclatante, et Turgot lui fit décerner une pension de douze mille livres à laquelle le roi Louis XVI ajouta des témoignages de satisfaction et d'estime personnelle, plus précieux encore que la pension aux yeux du généreux intendant qui revenait des colonies sans s'être enrichi. Sa retraite de *La Freta*, animée par les nombreux étrangers qu'attirait sa renommée et embellie par les grâces et l'amabilité de sa vertueuse compagne, fut cette fois à l'abri des vicissitudes qui avaient agité sa vie. Mais les douleurs de la goutte commencèrent à altérer sa santé qui avait eu à subir de si rudes épreuves. Une hydropisie de poitrine l'enleva le 6 janvier 1786.

Des fragmens de ses mémoires, publiés d'abord sans l'aveu de l'auteur sous le titre de *Voyages d'un Philosophe*, ont été réimprimés, en 1797, avec une notice sur la vie de Pierre Poivre, par Dupont de Nemours, qui épousa, en 1795, sa courageuse et respectable veuve. Le prix proposé, pour l'éloge de P. Poivre, par l'Académie de Lyon (1818), a été remporté par M. Torrombert. Le nom de P. Poivre fut donné à l'une des rues de Lyon, conduisant au Jardin-des-Plantes. Les habitans de l'Île-Bourbon, voulant consacrer à la mémoire de leur bienfaiteur un monument digne de lui, ont donné son nom à un pont construit sur une rivière dont le passage avait jusqu'alors coûté la vie à beaucoup de malheureux. Sur ce pont est placé le buste en marbre de P. Poivre, envoyé à la colonie par le gouvernement français.

A. BOULLÉ